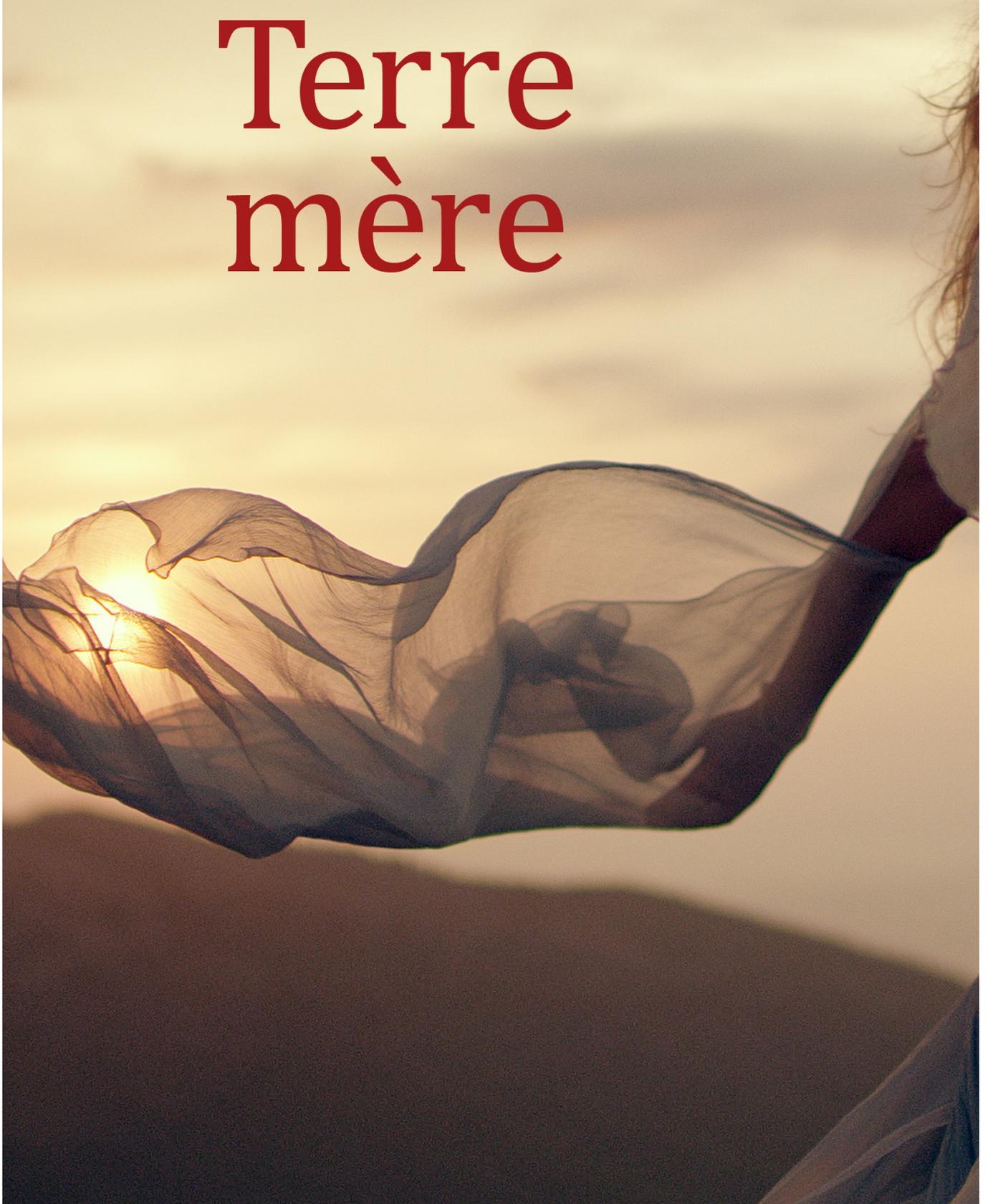


Marie-Noëlle Delatte

Terre mère



Marie-Noëlle Delatte

Terre mère

© Marie-Noëlle Delatte, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3193-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Nakine

*Il faut aller chercher la vie là où il y en a encore, et après,
elle fera toute seule son chemin vers la lumière.*

Rafaël Baile

1

Je suis née par hasard sur un bateau blanc. Au centre de la photo, mon père donne pudiquement la main à ma mère. Elle vient de me libérer de son ventre. Je viens de crier du sang. Victoria. Ils m'appellent Victoria. Sur une autre photo, je suis emmitouflée dans les bras du Capitaine. Appuyés au bastingage, les cheveux ébouriffés par la brise marine, mes parents semblent indifférents à la puissance des vagues, submergés par l'étonnement d'avoir mis au monde une part aussi inconnue d'eux-mêmes. Victoria ! Comment oser échouer avec un tel prénom ? Comment être à la hauteur de leurs attentes ?

Sur ce géant des mers forçant le vent en direction de l'océan Indien, mon père, ingénieur agronome, séducteur jovial tiré à quatre épingles et ma mère, violoniste concertiste à l'opéra, dépressive chronique en dehors de la scène, tentent de sauver leur couple du naufrage. Je saurai plus tard à quel point je suis un accident mais également un espoir. Telle une substance permettant de combiner des éléments opposés, je suis la promesse d'un liant entre deux êtres séparés par des ambitions différentes. Ma mère rêve d'une renommée mondiale, mon père d'une prospérité financière. La tyrannie de mes cris de nourrisson, s'avère d'emblée bien plus supportable que la pesanteur de leur mariage.

ooooo

Mon frère est un baobab, un géant de la terre auquel j'accroche mon enfance, comme plus tard je m'accrocherai aux gens. Coincé entre le préau et la bamboueraie de monsieur Rasakotoubé, le directeur de l'école, il m'apprend à devenir invisible entre ses branches, à observer le monde vu du ciel, à me protéger de ceux qui se moquent de moi. Lorsqu'à midi je plonge la main dans le plat collectif, je suis la seule à avoir la couleur du riz. C'est de cela dont ils rient. C'est de cela dont je pleure. Je n'aime pas mes parents parce qu'ils m'ont jetée dans la fosse aux enfants mais mon frère est plus fort et plus grand qu'eux. De ses hauteurs, je vois ce que les autres ne voient pas. À l'heure où la cour est vide, Monsieur Rasakotoubé passe la main dans les cheveux de ma mère. Puis elle m'appelle à tue-tête, il est l'heure de partir, mon père va nous attendre, il

faut se dépêcher. On dirait que sa voix court sur des talons hauts, c'est exaspérant. Et cette façon d'effleurer la joue du directeur avant que je ne surgisse : « Ah ! tu es là ! Je t'avais dit de ne pas bouger ! Tu es incorrigible ! » Sa main, je l'aurais voulue douce parce que c'est au contact de sa peau de riz que je voudrais être.

Je rêve de sauter mon enfance comme on saute une classe et d'être enfin à l'âge où les gens disent « Madame » quand ils s'adressent à vous. Mais je pressens que mon enfance sera longue, que mes os prendront tout leur temps pour s'étirer et me hisser à la hauteur des miroirs où, comme Maman, je peindrai ma bouche pour inventer des sourires.

Ma mère est triste, elle fume des cigarettes à cause du silence de la maison quand elle pose son violon. À cause de ma désobéissance aussi. Nous vivons dans une petite maison coloniale ouverte sur un jardin tropical qui me sert de refuge, sauf quand mon père est là car alors, cet endroit qu'il fait visiter à ses invités dès qu'ils arrivent, redevient son « oasis ».

— Venez, venez, je vais vous montrer mon potager, dit-il avec enthousiasme. Ma mère lui demande de « changer de disque », mon père répétant sans cesse les mêmes histoires, cette fois-ci à un gros monsieur blanc et à son ombre, un timide fil de fer noir qu'il vient de prendre sous sa protection « pour la sortir de la misère », explique-t-il avec suffisance.

Le gros monsieur blanc travaille avec mon père. C'est un homme d'affaires prospère, avec des petits yeux rapides comme des rats et de la graisse partout, sur son rire et sur ses mains qu'il agite mollement pour chasser sa transpiration. À l'idée de dîner avec ce monstre, je commence à avoir mal au ventre ! Comment peut-il faire rire mon père que je trouve si élégant avec ses grands yeux calmes, aussi verts que les palmiers de son « oasis » ?

— Regardez cette luxuriance, dit-il avec fierté. La végétation est d'une rare abondance ici.

— Pourvu qu'elle soit aussi bonne avec votre compte en banque ! rétorque le gros monsieur en riant trop fort. Puis il s'adresse à son ombre : tu vois Kanaka, ton pays a des couilles en or ! Mais vous les noirs, vous êtes des loukoums, vous ne dépasserez jamais le mur du son !

Le fil de fer baisse la tête tout le temps. Elle dit « oui » en enfonçant ses yeux

dans le sol rouge qui me rappelle la bouche de ma mère. La bouche de ma mère a la couleur de la terre et la terre excite les hommes. Monsieur Rasakotoubé passe sa main dans les cheveux de ma mère, le gros monsieur lui offre des cadeaux pour la regarder de plus près. Je n'aime pas les adultes parce qu'ils jouent à s'exciter. C'est violent.

— Vous voyez, poursuit mon père, j'ai voulu que cet écosystème soit multi-étage. Là-haut, vous avez les palmiers. C'est là que l'on trouve un peu d'ombre et d'humidité.

Pourquoi mon père prend-il toujours sa voix de dictionnaire pour expliquer les choses ? Pourquoi parle-t-il autant de son jardin et si peu de moi ! Ma mère allume une cigarette. Elle nous invite à passer dans la véranda. Cet espace lumineux, un peu humide, est son refuge à elle, comme l'oasis de mon père est le mien. Il l'isole du soleil et de la pluie mais surtout de l'ennui. Dans sa gorge, la nicotine vient coller ses mots, c'est ça qui la fait pleurer, j'en suis sûre. Ma mère pleure tous les jours dans un nuage de fumée. Je le sais, je la vois, je l'entends, impuissante. Son chagrin est un cyclone dans mon cœur de petite fille.

— Je suis fasciné par les palétuviers. Ce sont des arbres exceptionnels, ils ont su développer des stratégies de survie étonnantes. Mon père vient de prendre sa voix de dictionnaire. Il sert l'apéritif.

— Y en a plein les mangroves, c'est une vraie plaie !

— Voyez le bon côté des choses, Karl, ce sont des amphibiens exceptionnellement adaptables.

— Alors ils sont comme moi, s'esclaffe le gros blanc en se tournant vers sa Kanaka, ils s'adaptent à tout ce qui est humide !

Une gêne soudaine, le regard de mes parents pointé sur moi. Je ne comprends pas cette attention embarrassée. Derrière le langage des adultes se cachent des mystères trop grands pour mon jeune âge.

Mon père se racle la gorge, ma mère écrase sa cigarette.

— Ce sont les seuls arbres capables de pousser dans l'eau salée. J'admire leur capacité d'adaptation, quel appétit de vie ! En écoutant mon père, je me demande si ma mère a le même appétit qu'un palétuvier.

— Ah ! ça, c'est sûr qu'on trouve de tout dans la nature ! L'ami de Papa s'est approché d'elle, il lui demande de fermer les yeux. Elle obéit. Je n'aime pas l'obéissance parce qu'elle permet à ce monstre de se délecter du rouge de ma mère à son insu.

— Vous pouvez ouvrir les yeux, chère Miranda ! Ma mère obéit de nouveau. Le gros monsieur a placé un paquet sur la table, elle doit l'ouvrir il est pour elle. Je la regarde déchirer le papier, affecter un air curieux, déclarer enfin sa surprise :

— Un cendrier ! Quelle bonne idée Monsieur Fabiol.

— Karl, appelez-moi Karl, Miranda ! Regardez-bien, c'est une pièce unique !

Ma mère tourne le cendrier dans tous les sens et finit par « donner sa langue au chat ».

— Je ne sais pas, avoue-t-elle un peu tendue par ce jeu sans intérêt.

— C'est un crâne de singe ! C'est moi qui l'ai descendu !

Je pousse un cri. Sans doute l'un des derniers de mon enfance.

2

J'ai douze ans et j'aime Hans. Il passe sa main dans mes cheveux et m'embrasse sur la bouche. Ma vie change, je le sens, ma mère aussi je crois. Je plante mes yeux dans les siens comme si j'avais des seins et cette nouvelle posture avive son agressivité : « Baisse les yeux quand je te parle ! ». À mesure que je me sens grandir, je la sens défaillir. Ses mots s'aiguisent comme de fines pointes de couteaux. Je ne peux imaginer à quel point ils m'abîment de l'intérieur, tracent un entrelacs de blessures dont ma vie d'adulte ne se remettra sans doute jamais.

Pour le moment, ce sang blessé me glace les os, fige mes mots, active ma peur.

Un jour, ce même sang se met à couler entre mes jambes, me terrifie. Quand ma mère hurle : « Sale traînée, tu as couché ! » je ne comprends rien, je ressens juste la puissance de sa colère ou de sa peur, je ne sais pas. Je suis perdue. Je cours me réfugier dans le jardin mais elle me poursuit, elle est devenue folle, je le vois à ses yeux, je l'entends à sa voix, ma mère est une bête sauvage, elle a choisi sa proie. Je capitule. Elle me saisit par les cheveux, me gifle.

Mon père apparaît sur le seuil de la véranda. Impassible, il s'approche de moi, me soulève du sol. Il est livide :

— Ne la frappe jamais plus au visage, siffle-t-il d'un ton glacial.

— Tu veux que je te dise ce qu'elle a fait ta petite protégée ?

— Non, Miranda, calme-toi, s'il te plaît.

— Elle a couché, ta fille, en plus avec un black !

Mon père ne m'a posé aucune question. Il m'a extirpée des griffes de ma mère, les mâchoires serrées, m'a demandé de m'endormir, de ne plus penser à rien, qu'il allait lui parler, que tout rentrerait dans l'ordre. Il a éteint la lumière et m'a laissée greloter dans mon nouveau corps. J'ai serré les cuisses pour que le sang ne jaillisse pas dans la nuit. À entendre ma mère, Hans était responsable de cette souillure. Il m'avait embrassée et caressé les cheveux, c'est pour cela que je saignais. Ce sang faisait de moi une traînée. J'étais anéantie, ne sachant quelle voie prendre pour grandir. Moi qui guettais silencieusement la percée de